

sommaire

Jacques Engelmann  
• Les amphigourdiens

Jean-Pierre Faye  
Poèmes

Michel Carvallo  
• Eveille-toi Nicolas

Jean Chatard  
Poèmes

Philippe Sollers  
• Le défi

• les œuvres en prose de ce recueil font  
chacune l'objet d'une édition distincte  
et numérotée, sur Fleur d'Alia,  
laquelle constitue l'édition originale.  
À leur mise en vente, le prix de chacun  
de ces volumes séparés est de 100 frs

Aux Editions du Seuil

Photo Henriette Grinda  
Imprimé en France 11-57

ECRIRE 3

LE DÉFI

*C'est à une puissance extrême de défi que certains êtres,  
très rares, qui peuvent les uns des autres tout attendre  
et tout craindre, se reconnaîtront toujours.*

André BRETON, *Naïja*.

PHILIPPE SOLLERS

Né le 28 novembre 1936.  
Études secondaires. Entre à  
l'École Supérieure  
des Sciences Économiques et  
Commerciales. *Le défi* a été  
écrit en septembre 1956.

*Philippe Sollers*

La conscience de ma particularité me fit imaginer que j'étais admirable. Je passai par des vertiges qui m'eussent effrayé si je n'avais été aussi sûr de mon destin. Puis, vint le jour de la lucidité, c'est-à-dire d'une certaine fatigue de moi-même. Comme un bateau qui a tranché ses amarres — et un moment on le voit hésiter et tourner sur lui-même avant de s'abandonner au flot — ainsi, au crépuscule de mon adolescence, j'errais dans mes labyrinthes où je ne croisais que tourbillons qui me parlaient de ma mort. Mes passions ne rendaient plus que des sons de crécelle. Je voyais de toutes parts s'effondrer ce que j'avais cru inattaquable, se corrompre ce que j'avais aimé incorruptible. On eût dit que tous les êtres se fussent donné le mot pour me trahir. Mais il me faut bien avouer qu'ils étaient pour moi des facilités. Ne réclamaient-ils pas la plus grande liberté, la plus haute place sur les marches de l'indifférence ?

Qu'on m'excuse. Parler avec désinvolture de cette si proche période de ma vie, je sens trop le mensonge qu'il y faudrait consentir. Le poids de mon enfance m'étouffait. Silencieux, j'avais l'impression de me trahir ; bavard, celle de me répéter. Farouchement, je niais, voulais détruire et que rien ne m'atteignît plus : J'en voulais à la sécurité des choses. Mon désarroi n'était-il pas la preuve de ma trop grande sensibilité ? Je me rêvais inaccessible et ne réussissais qu'à m'endormir. La haine du réel et la haine de soi composaient la houle quotidienne de mes actes, j'errais comme un voleur, parsemant ma tristesse de brusques éclairs d'espérance qui faisaient ma honte. Cette sorte d'inaptitude que je jugeais sacrée me fit

e 4

J'étais dans des dispositions étranges et tristes. La vie m'apparaissait du haut d'une sorte de piédestal qui me maintenait dans les nuages. Je désirais fortement de toucher terre et n'y parvenais point, faute de savoir où la terre se trouvait. Jeune, c'est dire que j'adorais mes erreurs et détestais qu'on me les montrât. Au vrai, la maladie de l'adolescence qui est de ne pas savoir ce qu'on veut et de le vouloir cependant à tout prix, cette maladie prenait en moi des proportions délirantes. Je fatiguais mes amis, ne comptais plus mes adversaires et fuyais. Devant tout. Intouchable, je me croyais maudit et étais peut-être bien poète. De grands malheurs s'ensuivirent qui, pour n'être point visibles, n'en furent que plus éprouvants ; je perdis mes amours et ma tranquillité.

Mais enfin, de quoi avais-je le plus souffert ? Non pas tellement de ce qu'on ne m'eût pas aimé comme j'aurais voulu qu'on m'aimât, mais de ce que je fusse moi-même incapable d'amour. Était-ce donc une incapacité fondamentale de ma nature ? Je ne sentais en moi que terres calcinées, que sécheresse. Je ne savais comment m'échapper de moi-même et, d'ailleurs, ne le désirais nullement.

e 3

*Le défi*

devenir suspect : On voyait bien que j'étais seul et, par malheur, libre. Je m'exagérais les regards hostiles et rabaisais les approbations. Jamais je ne fus si sévère à mon égard. Cela rentrait dans mon programme de destruction où je trouvais un mirage de volonté. J'éprouvais d'ailleurs tout le ridicule qu'il y a de renier sa jeunesse. Car serait-elle vraiment notre jeunesse, cette belle incertaine à la coiffe d'oubli, si nous ne la renitions ?

L'habitude m'était venue d'écrire ce qui me permettait d'entrevoir une solution à mon malheur : le mettre à l'imparfait en atténuait l'éclat. Je voulais composer un livre, seul moyen, pensais-je, de parler de soi sans assister à l'ennui des autres. Mais la littérature est un naturel auquel on arrive après de multiples contorsions. Le courage me manquait de les accomplir toutes. « Dire qu'il faut attendre vingt ans pour s'apercevoir que les évidences sont des vérités ! » ricanais-je. Surtout, il me semble à présent que je devais être très las.

A la suite de quelques désillusions sentimentales qui furent, j'imagine, celles que tout garçon de mon âge éprouve avec une femme plus assurée que lui, je fis une manière de serment qui me retirait des comédies de ce monde. Je voulais renoncer par-dessus tout à la bêtise qui restait inséparable en mon esprit de mes aventures avec les êtres, que ce fût l'amitié ou bien l'amour. Je partis en guerre armé jusqu'aux dents et, pour plus d'assurance, finis par mettre la légèreté entre moi et les autres.

La jeunesse est l'art de perdre son temps en famille. Un temps orageux. Pour mes vacances, je demandai quinze jours

e 5

ÉCRIRE 3

11

Philippe Sollers

de solitude. « Cela — pensais-je — fera un bon mois ». Mes parents ne firent aucune difficulté pour me laisser partir. Ils me voyaient trop occupé de lectures qui ne pouvaient être à leurs yeux que dangereuses, pour s'opposer à ce que je prisse un peu l'air. Nous nous quittâmes de part et d'autre avec soulagement. A partir d'un certain âge, les relations familiales dépendent en entier du relâchement qu'on met à les entretenir.

Les voyages m'enchantent par ce côté d'absence qu'ils me communiquent et où je retrouve mon véritable élément. On est parti, on n'est pas encore arrivé, on ne sait si l'on arrivera, et il semble qu'on soit de partout et de nulle part avec une intensité merveilleuse. Matins de départ ! Dieu sait si je vous ai respirés avec délices ! J'ai toujours aimé que quelque chose bougeât. Je suis d'ailleurs rarement parti à l'aventure ou sorti de chez moi sans imaginer que je pouvais m'en aller pour toujours. J'ai gardé cette habitude de tenir tout ce que j'ai pour perdu dans le moment même où je peux en jouir. Cela multiplie mon plaisir à l'infini de le savoir si éphémère.

Le voyage terminé, je retombai dans l'hébétéude des jours sombres. Les gestes que l'on fait en vacances me distraient un peu. Mais, parfois, allongé sur le sable, je ressentais une autre morsure que celle du soleil, une brusque douleur qui me venait, inexplicablement, de la poitrine. Que faisais-je de ma vie ? J'avais beau trouver cette question absurde et d'un romantisme désuet, j'avais beau me persuader que le bonheur est un plat qui se mange vite, rien n'avait assez de force pour me plaire et tarir en moi la passion d'être seul. Quelques amis me poussaient à rire. Sait-on ce que recouvre une certaine gaieté ? Le comble du mépris, le désir de meurtre et peut-être jusqu'à la démente.

e 6

Le défi

La dissipation — ou, du moins, une forme de divertissement assez raffinée — est une réponse satisfaisante à toutes les questions qui ne valent pas qu'on leur réponde. L'âme jouit de la multitude de ses actes et s'épargne ainsi d'en ressentir la vanité.

A ce moment-là, les femmes m'étaient presque devenues indifférentes. J'en possédais une, bien sûr, par habitude. Cela ne comptait pas. Seul importait ce furieux désir d'accomplir, marié au dégoût de l'action. L'insoluble et le contradictoire étaient bien mes royaumes.

Au beau milieu des plaisanteries et des rires, je quittais brusquement les groupes de sable et marchais sur la plage jusqu'à ce que se fût dissipée la crispation qui m'avait saisie. Cela ressemblait à une attaque. Une attaque d'inconnu. Les falaises crayeuses m'attiraient et me repoussaient comme des spectres. Me tuer ? Ce devait être possible après une bonne semaine de préparation. Mais je finissais par implorer le destin que quelque chose arrivât. J'en étais là de mon asphyxie lorsque je rencontrai Claire.

Comment un esprit qui vient de dépenser le meilleur de lui-même à chercher son salut peut-il se rendre compte, affaibli et débile, qu'il se trouve enfin exaucé ? Peut-être le dernier sursaut de fièvre engendre ce mirage qui fait prendre pour une solution ce qui n'est qu'un réflexe de survie. J'hésite à qualifier ce frisson qui me vient de sentir une présence. Je ne sais plus. Je n'ose plus savoir.

Nous sommes, quelques amis et moi, dans une salle enfumée.

e 7

Philippe Sollers

Une musique, qui doit m'émuovoir, fait danser deux couples dont je compare l'habileté avec mon voisin de droite. L'ambiance est celle de tous les soirs, mi-amusée, mi-sceptique. Je suis gai car je viens de parler à un camarade fort bête (une bêtise à diplômes, la plus réjouissante). Soudain, la porte en face laquelle je suis assis, s'ouvre et laisse passage à un groupe joyeux qui vient se mêler au nôtre. La troisième personne est une grande jeune fille brune dont les yeux, noirs et vifs, m'attirent aussitôt car ils semblent juger. Je ne suis pas ivre puisque la menace du monde extérieur est toujours présente à mon esprit au lieu de cette brusque confiance que restaure l'alcool. Apparemment, mon voisin de droite connaît la jeune fille qui a frappé mon attention. Il l'invite à s'asseoir entre nous et me la présente sous le nom de Claire. J'essaye de suivre leur conversation qui ne manque pas de souplesse et tourne grâce à Claire à l'ironie la plus mordante. Je la détaille avec un peu d'insolence ce qui me vaut deux ou trois regards moqueurs. Quel âge peut-elle avoir ? Je n'ai jamais su dater ce que j'aime. En tout cas, guère plus de dix-neuf ans. Sa finesse l'emporte, car « on ne peut pas dire qu'elle soit jolie ». Parfois, une expression pleine de grâce. Tout, absolument tout, dans le maintien ou, si l'on veut, la science de l'invisible. Je remarque avec un peu d'irritation qu'elle ne se laisse pas surprendre. J'aime apercevoir dans la conduite d'autrui ces failles par où la moquerie peut se glisser. Mais Claire est singulièrement sur la défensive. Ses propos, outre qu'ils dévoilent une intelligence très âpre, me captivent par leur ton excessif. (Cette façon qu'elle a de relever la tête, alors que l'expression devient soit ironique, soit grave.) On sent en elle beaucoup d'orgueil allié à beaucoup de conscience. Tout ceci n'est pas

e 8

Le défi

pour me déplaire. De son côté, elle semble avoir compris qu'elle a en moi un spectateur attentif. Je m'en aperçois à la manière dont elle charge imperceptiblement ses effets.

Nous parlons bientôt ensemble, moi avec ce luxe d'imagination que donne, seul, le cognac. Nous nous promettons de nous revoir. Comme elle s'en va, je sens une brusque émotion m'envahir que la boisson ne peut, à elle seule, expliquer. Une phrase se forme en moi que je note presque aussitôt. « C'est un grand mystère que nous parvenions à aimer la vie, follement, malgré l'inconnu qui nous guette, la maladie, les doutes, les chagrins, comme si tout se trouvait à certains moments résolu, et que nous fussions libres, d'une liberté sans limites, capables d'épuiser le monde en une vigoureuse inspiration... » Cette phrase me paraît alors résumer exactement ma sensation et la porter à son extrême. Ainsi, périodiquement, notre vie réclame d'être surprise, de ne plus s'enchaîner aux circonstances, de *boiter* enfin. Ce qu'on nomme le « coup de foudre », n'est sans doute qu'un de ces « appels d'air » où nous respirons un monde inconnu, le véritable monde. Un instant, une brèche s'éclaire dans le possible de l'imagination. Il dépend de nous de ne la laisser pas s'obscurcir. En faisant mentir le proverbe et l'intelligence de second ordre qui l'énonça, affirmons qu'une porte peut être entr'ouverte. Et qu'attendre, d'ailleurs, de la vie, sinon, à la faveur d'un événement en apparence tout banal, ces clins d'œil furtifs sur le merveilleux ?

Bien que je fusse prévenu contre mes nerfs, je me laissai aller à rêver à Claire dès le premier jour. Et, pourtant, qu'y avait-il ? Une fille et moi nous nous plaignions à être ensemble et à discuter librement. Bien entendu, il y avait entre nous de troublantes analogies. Mais je n'ignorais pas cette exaltation du

e 9

caractère à la suite d'un encouragement de notre vanité qu'il eût été bien dangereux de prendre pour l'Amour. A peine connaît-on un être, ces interrogations qui jamais n'en finissent !... Je m'étais vite aperçu que Claire se débattait comme moi, aux prises avec les mêmes fantômes. Je retrouvais en elle tout ce que j'avais à la fois adoré et haï d'être et de paraître. Elle me touchait plus que je ne l'eusse voulu, et, certainement, plus qu'il ne l'eût fallu. Allais-je rompre avec mon adolescence ou vouloir, qu'à nouveau, elle m'envahit ? Le charme des êtres jeunes et qui n'existent pas encore ! Savent-ils l'étendue de leur puissance ?

« Avec moi — me disais-je — Claire ne peut que se brûler ou se ternir. Il est sans exemple que j'aie laissé les êtres que j'ai connus tout à fait intacts. Nous parlons, bien sûr, mais à quoi mène la parole ? Elle trouble sans convaincre, elle entrevoit sans conclure, elle ne trompe que les faims médiocres. A cette âme de révolte qui est celle de Claire je ne puis apporter de réponses sans contrefaire mon esprit. Suis-je bien sûr, comme je le lui dis, d'être sorti de ce terrible pas de l'adolescence ? Il est rare, cependant, de rencontrer des êtres ultra-susceptibles, que tout heurte et rebelle, et que la solitude aspire comme un aimant dans la découverte passionnée de soi-même...

« Quand je lui conseille de se livrer avec ardeur à ses goûts et de les rendre monstrueux, peut-être que je lui parle un langage qui est bien au-dessus d'elle et dont elle ne voit que les ridicules et les confusions. Mais il vaut mieux l'intriguer que la décevoir par des réponses trop simples. Comme je suis reconnaissant à ces quelques êtres qui, durant mon âge mort, m'ont tenu en haleine ! Je suis l'ouvrage de ces êtres et je les ai façonnés, comme une œuvre, à la fin, modèle son auteur. Je peux dire

à Claire : — Si l'on est soi-même intéressant, on rencontre toujours des caractères intéressants — J'aurais dû ajouter pour qu'elle me comprit bien, qu'on projette sur ceux qu'on aime ou préfère, les reflets de son imagination et de son cœur. Après tout, l'être dont nous avons aimé l'image, qu'importe qu'il ait été digne ou indigne de notre amour, s'il nous a ouvert les portes de l'humain ? Qu'on l'exalte ou, plus tard, qu'on l'abaisse, l'important est qu'il ait vécu pour nous d'une vie particulière. »

A peine connaissais-je Claire, qu'elle me poussait ainsi au monologue intérieur. Je n'en étais encore qu'à la préférence. Mais ma préférence n'était pas assez forte pour tarir ma lucidité qui tendait à l'entendre d'un tout autre nom. L'amour est aveugle ? Quelle plaisanterie ! Dans un domaine où tout est regard ! Je me découvrais attentif à mes maladroites moi qui, dans mon commerce avec autrui, laissais tout aller à vau-l'eau. Allais-je recommencer cette dangereuse élucidation du sentiment, qui, tant de fois, m'avait conduite au désastre ? Pour vivre tranquille avec quelqu'un, il faut choisir de ne pas trop le regarder et d'abord de ne pas le comprendre. Mais approcher ce cœur sans lui attacher d'importance ? Allons donc ! Déjà Claire me fascinait et je cherchais en moi l'empire de sa domination. Peu à peu, j'en arrivais à la transformer en un mythe dangereux.

« A notre âge — me disais-je encore — on se sait différent et on en souffre avec quelques délices. Comme il est aisé d'épiloguer à voix basse sur l'épaisseur de ceux qui nous entourent ! Nous nous croyons au centre d'un univers subtil, hanté de nos finesses et de nos rêveries dont nul ne saurait forcer les portes.

Les dragons de la jeunesse ! Comme je les aime, impitoyables et brusques, eux, et leurs rigoureuses passions !...

Je me complaisais en moi-même sous le nom de Claire. Cela apportait enfin à mon existence un peu de cette détente que j'accueillais comme une oasis. Pour la première fois, j'étais à l'extérieur de mon angoisse où j'apprivoisais un fantôme. J'étais dupe, volontairement, de ce malentendu, et prenais le risque d'associer une inconnue à un état tout personnel. Je prononçais déjà le mot d'Amour comme si tout dût se transformer par la seule incantation de ce vocabulaire enfantin. J'avais depuis longtemps envie de ces mots et de les laisser résonner en moi. Le premier prétexte, une rencontre fortuite, exagérée dans le sens du mystère, me servait à commencer mes litanies. Les illusions sauvent, parfois. Ainsi, je dédaignais de poursuivre ma raison et retrouvais ma folie avec bonheur. Au vrai, mon esprit n'attendait que cela : des mots d'ordre qui lui ouvrirent le sommeil du sentiment. Mon attention, et c'était là le principal, était détournée, ne fonctionnait plus à vide. Je me frappais le cœur où tout réside peut-être, sauf le génie. Les premiers mouvements de la sensibilité allient le sublime au ridicule.

« Qu'il est difficile d'aimer — soupirais-je — comme si j'eusse retardé de quelques siècles — et comme les signaux que l'on s'adresse par-dessus les abîmes sont vagues et terriblement inconsistants ! Nous errons sur des chemins parallèles, nous souffrons sur des grèves inconnues l'une de l'autre, semblables et irréductibles, effrayés et lucides, brûlants d'amour et solitaires. »

Tel est le style de la passion. Croyant à son flot souverain,

il noie tout dans le tumulte. Sur le moment, nous criions à la trouvaille. L'instant d'après nous ne songeons déjà plus qu'au silence.

Environnés de rires, nous passions nos journées sur la plage brûlante. L'essentiel était de vivre le plus paresseusement qu'il était possible. Des voix prétendaient qu'un ennui non-chalant est la meilleure preuve des vacances. Cela me paraissait juste pour ceux que ménage l'ennui. Car pour moi, l'ennui n'était jamais le repos.

La nuit tombée, nous sortions Claire et moi pour de longues promenades. Elle me reprochait gentiment et, semble-t-il, contente, de la traiter en sujet d'expérience. Jamais, en tout cas, nous ne poussâmes les raffinements si loin que dans nos premières rencontres. L'un comme l'autre, nous savions faire parler. D'habitude, je déguisais ma pensée de peur qu'on ne la jugât trop violente. Avec Claire, je pouvais m'abandonner avec naturel à ma rage de destruction qui était à la mesure de ses sentiments. Certains êtres semblent soutenus par la haine qu'ils portent, sans raisons apparentes, à tout ce qui existe. Nous déchirions à belles dents toute la respectabilité du monde et notre appétit, on le pense, n'était jamais satisfait.

« Enfin, me disais-je, un être dont les yeux sont ouverts ! Et ce n'est pas une pose qu'elle prend avec moi : je jurerais qu'elle a crié tout ce qu'elle me dit. »

— Je connais, avouais-je à Claire, maints esprits charmants, cultivés, avec qui dialoguer m'est une joie. Cependant, il

semble qu'avec eux, et justement parce qu'ils ont de l'esprit, il soit impossible d'aborder à ce qui est important. On les voit indignés, enthousiasmés par des problèmes de morale ou d'esthétique, mais rien de leur propos ne se réfère à ce qui est humain. De plus, ne voyant pas la réalité, ils ne tentent rien contre elle.

— C'est que l'inconséquence, me répondait Claire, est la vertu du monde la mieux partagée. Et il s'agit bien d'une vertu ! Empêchant les hommes de comprendre ne fût-ce qu'une fois l'abîme de leur vanité, par là, elle leur permet de vivre. Autrefois, je souffrais beaucoup de ne rencontrer personne à qui parler vraiment, et d'être moquée si souvent à cause de ce qu'on appelait ma « pédanterie ».

Claire aurait pu moins bien parler que je ne l'eusse pas senti. Sa voix, dès les premiers mots, m'occupait tout entier. C'était une voix rêveuse, très basse et un peu blessée, chargée me semblait-il de tous les secrets et de toutes les hésitations du monde ; une voix prisonnière et rebelle qui s'efforçait obstinément vers la clarté ; voix profonde dont je ne trouvais nul équivalent dans ma mémoire ; une voix abandonnée et qui résonnait toujours à l'encontre de ce qu'on attendait d'elle, prononçant *au-revoir* sur trois notes comme si elle eût voulu retenir par une dernière mélodie le moment de votre départ.

— Aussi loin que je me souviens, me disait Claire, j'ai toujours refusé. Ma famille désespère de moi après m'avoir poussée au désespoir. Je suis capable d'une insolence d'une intransigence absurde, mais qui m'attire comme un gouffre. Se sentir étrangère au point qu'on en est effrayée plus que malheureuse, voilà ce qui domine toute ma vie. Je n'ai pas

l'impression d'être exceptionnelle, mais séparée. Je connais des esprits plus intelligents, plus forts, plus volontaires que le mien et pourtant il me semble quelquefois que je suis seule à voir les ficelles des événements ou le ridicule des choses. Ne pas pouvoir participer, ni s'attacher à quoi que ce soit. Et surtout n'en avoir pas de nostalgie !

— Et voir que personne ne comprend répliquais-je. Et ces conseils doucereux : Cela passera avec l'âge, voyons, fais un effort, sois comme tout le monde... Tiens, c'est ridicule à dire, mais ils doivent se croire immortels. Or, je n'ai jamais cessé de vivre dans la hantise de la mort, comme si j'étais même à son service...

— Aimes-tu Schubert ? me disait Claire, une fois — il y a de lui un beau quatuor, *la Jeune Fille et la Mort*, que je préfère depuis longtemps. Mais sans doute ne l'ai-je aimé que pour son titre qui m'entraîne aussitôt à certaines rêveries. Romantisme pas mort ! — ajouta-t-elle, en éclatant de rire.

Nous marchions en silence, distraits par les bruits furtifs de la grève. Les étoiles filantes envahissaient le ciel d'août de leurs courses hasardeuses. Lorsque Claire en surprenait une, elle ne manquait jamais de s'exclamer. « Partir ! » jetais-elle alors dans un souffle.

Comme elle aimait la musique ! Et pourtant, ce que j'admira le plus en elle c'était qu'elle n'eût point de goûts mais bien des passions.

J'hésitais si Claire avait été amoureuse : « Elle voudrait que je le pense — me disais-je — mais j'en doute à voir comme

elle est peu égarée et moins déçue que moi. Connait-elle la grande affaire qui est d'interroger un visage pour chercher ce qu'il décide de vous, dans quelles sphères il vous jette et vous abandonne ? »

Au début de la vie, dans les premières relations que nous pouvons avoir avec le monde et les êtres, il semble qu'il aurait fallu beaucoup d'intelligence pour que nous prissions la mesure de ce qui est important et de ce qui l'est moins. Bien au contraire, c'est au moment où nous pouvons être déçu à jamais, que nous sommes les plus bêtes, les plus inconscients de la valeur d'un acte ou d'un cœur. Nous accumulons les voltes, les humeurs, les maladroites, comme si le seul but de notre conduite fût de nous rendre insupportables ou inaccessibles. Si nous avions mis dans notre sagesse incomplète un grain de simplicité ou de généreuse ferveur, nul doute que nous fussions parvenus à nous forger des amours, des amitiés durables. Mais aurions-nous appris tant de choses sur l'homme ? j'en doute.

La sagesse de Claire m'irritait un peu et aussi qu'elle eût répondu à tout. « Aimer, commençais-je à protester, c'est être soumis ». Je ne pouvais pas ne pas sentir que Claire me faisait peur. Au fond c'est peut-être cela l'Amour : une sorte de résistance désespérée, de terreur silencieuse à s'approcher de ce qu'on aime. Je regrettais mes belles rassurantes à qui je pouvais songer sans encombre, ces femmes dont on ne sait jamais ce qu'elles pensent, s'il leur arrive de penser. Claire, en tout propos, voulait avoir raison. Elle était incisive, tranchante, et son orgueil m'avait plu tant qu'il n'était pas allé

à l'encontre du mien. « Voyons, tu ne respectes rien — me disais-je — et pas davantage cette femme que tu dois faire faillir ». Faillir ? Je voulais surtout qu'elle perdît ce charme qui m'enlevait à moi-même. Je commençais d'être las des broderies verbales. Secrètement, mes relations avec Claire tournaient au duel. Nous avions les mêmes talents et il fallait que l'un prit le pas sur l'autre. A tort ou à raison, je m'imaginai qu'elle voulait me dominer là où elle n'essayait peut-être que de me rejoindre. Allais-je accepter plus longtemps d'être dupe et donner dans le panneau de l'exaltation ? Je m'exagérais à dessein les défauts de Claire. Cette imperfection de son nez, ce rire un peu vulgaire. La méthode qui, dans la plupart des cas, réussissait, ne servait qu'à m'avertir de la profondeur de ma folie. Et pourtant, si tout était encore possible ? Mais non, il fallait que quelque chose se dénouât. Après quoi, je serais soulagé de cette sourde menace qui pesait sur moi, je devrais l'être. Un jour je m'aperçus que Claire me regardait curieusement. « Allons — me dis-je — que je couche avec elle et que ce soit fini ! » « Et si elle m'aime ? » — « Cette seule certitude suffira à me détacher d'elle ». — « Oui, c'est cela, qu'elle m'aime et, à l'instant, mon âme sera guérie... »

Fidèle à mon inconstance, j'appelai tout à coup les orages. Un fait curieux que, naïvement, nous appelons coïncidence, me confirma dans ce désir de combattre Claire et de lui dénier cet attachement qui commençait à m'effrayer.

Une nuit, nous fîmes des cauchemars parallèles que nous nous racontâmes le lendemain matin. Dans mon rêve, je mar-

chais dans du foin, mon pied s'égarait dans un trou où je savais que j'étais mordu par un serpent. Je mourais de cette morsure sans que personne y eût attaché foi. Je parlais sans entendre ma voix et me sentais glisser dans le vide au milieu de l'indifférence générale. Quant à Claire, après qu'un oiseau répugnant se fût abattu à ses pieds, elle errait sans fin dans un garage vide tandis qu'une voix lui parlait et qu'une autre chantonnait la *valse du toreador* de *Carmen*.

Je crus reconnaître dans ce morceau qui hantait la marche de Claire, un signe de ma présence, puisqu'elle n'ignorait pas que j'adorais l'Espagne dont nous avions discuté l'avant veille — moi avec passion. Bien plus remarquable, me semblait être le choix de cette musique, que nous avions en horreur l'un comme l'autre, pour accompagner une marche aussi éperdue. Il y avait là un phénomène terriblement *acide* qui ne m'échappait pas, si Claire s'interrogeait vainement à son sujet. Les paroles de cet air fameux me revenaient à la mémoire :

« *L'amour est enfant de bohème  
Qui n'a jamais, jamais connu de lois  
Si tu ne m'aimes pas je t'aime  
Et si je t'aime prends garde à toi.* »

sur un ton à la fois grotesque et menaçant (je fis remarquer : une voix d'ogre) qui me faisait rire, mais rire avec une certaine angoisse. J'avais toujours analysé mes rêves et leur pouvoir de prévision. Cette fois-ci on m'accordera que je pouvais être assez inquiet.

e 18

D'autant plus inquiet, que le même soir, écoutant avec Claire — je m'en souviens si bien — le concerto pour violon de Beethoven, je m'aperçus qu'elle portait en bracelet l'exacte reproduction d'un serpent prêt à mordre. Je n'étais séparé de son visage que par la demi cloison qui partageait la pièce et ne voyais, de temps en temps, que son bras qui s'abaissait vers le cendrier tout proche. A l'instant où le *larghetto* se brise dans la cadence du soliste qui va, tel un sauteur, s'élancer dans le rondo final, je tournai les yeux vers son poignet, aperçus le bijou et fus saisi au point d'en perdre le souffle. Mon rêve revivait en moi avec une singulière âpreté, rendue, en contraste, plus sinistre par l'impétueuse allégresse de la musique. Si nous avions parlé, j'eusse été incapable de terminer ma phrase ou de seulement dire un mot. La mélodie, peu à peu, fit passer tout cela non sans quelque lyrisme intentionnel. Claire ne se douta de rien.

Dès lors, la menace qui me venait d'elle se fit plus précise et mon effroi plus impérieux. Ce sont les détails de cet ordre qui décident de tout. A moins que notre esprit, décidé à tenter quelque action dangereuse ne cherche, par des signes annoncia-teurs, à se justifier.

J'étais résolu à me débarrasser de Claire, et, pour cela à rendre nos relations sans équivoques. Mon dessin était de mener l'affaire rondement (j'étais sûr qu'elle accepterait) et avec un naturel qui démystifierait l'idée trop absolue que je m'étais faite d'elle. Je commençai à tout propos — et le plus souvent hors de propos — à jeter mon bras sur ses épaules. Je rendis

e 19

mes regards insistants, mes monologues plats. Comme je l'avais prévu, Claire paraissait approuver mes manœuvres que je ne faisais rien pour rendre délicates. Je commençais à respirer mieux : nous descendions des hauteurs. Claire ne m'intriguait plus. Je la trouvais claire comme le jour, ou comme de l'eau de roche, suivant le mauvais goût du moment. Je me mis à la traiter avec un peu de cette désinvolture qui tient aux femmes la bride courte. Elle m'encourageait au point que je crus qu'elle se moquait de moi. Mais non. Elle devait me croire inconscient et j'avais bien garde de lui dévoiler que je calculais jusqu'à mes sottises. « Cette fois-ci elle est bien de notre époque, me disais-je, peut-être ne veut-elle pas rater cette occasion d'être comme tout le monde ». J'étais fort joyeux comme chaque fois que je m'abandonne aux mensonges. La comédie me seyait à merveille. Mais, à la longue, même être bête devient fatigant.

Un soir, nous descendîmes sur la plage. Tout de suite, elle fut contre moi, un peu renversée, et si manifestement à prendre que je me retins, par malice, de trop vite l'embrasser. Je notais avec une satisfaction mêlée de tristesse que je restais terriblement de sang-froid. Rien de ce trouble, rien de cette incohérence dont le désir inonde l'âme.

« Voyons, la beauté de Claire n'est pas de celles où je trouve mon émotion. J'ai pour elle un intérêt vif et lucide qui est pour moi un merveilleux partenaire de travail intérieur. Mais comment désirer cette écorce fragile, vulnérable ? »

e 20

Nous restions silencieux et la mer, sur le sable, respirait à notre place. Claire, trop semblable à moi, que ne pouvais-tu m'apparaître étrangère que j'eusse enfin le désir de te poursuivre ! Elle frissonnait. Pour m'obliger à resserrer mon étreinte ? « Allons — me dis-je — il n'y a qu'à démarrer, le reste viendra tout seul ». Malgré le ridicule évident de la situation et de mes pensées, je n'avais guère envie de sourire. Elle embrassait trop bien et cela me surprit. « Tiens, elle a donc tellement navigué ? » J'eus une parole assez atroce : « Voilà où mène le désœuvrement » ! J'attendais qu'elle eût un mouvement de retrait — mais non, rien. Pas la plus petite étincelle d'amour-propre. J'étais stupéfait. Déjà le charme sous lequel me tenait Claire commençait à se dissoudre. Je l'avais amenée sur un terrain où elle était forcée de me rendre des points. Elle ne résistait pas au vulgaire. Cherchant à prendre l'avantage sur elle, je cherchais, en fait, des raisons de la mépriser dans ce que j'avais jusque là proclamé naturel et sans histoire. Je m'accrochais au plus facile, au plus instinctif et y trouvais mon salut. Or, le salut, pour moi, était de n'être pas pris.

De ces deux impasses, désirer sans aimer et aimer sans désirer, je n'avais connu que la première. Avec le désir on s'arrange toujours. Mais avec l'estime ? J'avais eu peur de ne pouvoir lui faire toucher terre. Pourtant il me fallait la *preuve* que cet amour ne pouvait être complet. Je l'avais, et j'en étais à la fois effrayé et joyeux. Je pris Claire avec tous les ménagements possibles, essayant de lui donner un plaisir que je sentais médiocre et sans portée. Quel pouvait être, en elle, le contre-point de l'habitude et celui des souvenirs ? Elle fermait les yeux. Pour penser à un autre que moi ?

Comme elle paraissait un peu égarée, et que mon trouble

e 21

était bien mince, une phrase rassurante me vint à l'esprit, une phrase rassurante et juste, que, la veille, j'avais relevée dans Rousseau : « Les sensations sont ce que le cœur les fait être. » « A présent, elle va m'aimer, me disais-je, cela est sûr. Si elle ne m'aime pas je fais, moi, le serment de l'aimer ! » Triste jeunesse qui ne peut s'éprendre que de ce qui la refuse et la trahit !

Tout le temps que nous nous étions aimés, Claire était restée silencieuse, s'imaginant sans doute que mon plaisir n'eût point admis de commentaires. Nous avions les cheveux pleins de sable et le froid n'avait pas permis que nous nous déshabillions tout à fait. Mon bras était resté pris sous sa nuque et je le dégageai un peu rudement. Claire chercha mes yeux qui déjà se détournaient d'elle.

— Il s'agit de savoir si quelque chose meurt de cette soirée ou si quelque chose y commence, dit-elle doucement.

Je ne répondis pas.

— De toute manière, je ne serai pas longue à comprendre. Tu n'as qu'à jouer le rôle le plus voyant.

Claire gisait sur le sable, telle une statue tombée de son socle, immobile et comme en attente de quelque verdict, le visage détourné vers l'eau miroitante avec, dans tout son corps, une expression de tristesse et d'indifférence. Je fis semblant de ne pas voir sa main qui pendait, misérable, à la recherche de la mienne.

Que pouvais-je lui dire ? La vérité ? Où sont-ils donc ces mots que jamais nous ne dîmes de peur de les voir incou-

tés ou incompris ? Prisonniers, jusqu'au bout de notre rôle, que ne pouvons-nous briser ce cercle, essayer d'atteindre une vérité plus profonde ! L'envie me vient parfois de tourner bride et, en un éclair, de me démentir... Mais à quoi bon ?

« C'est d'une pureté nouvelle, pensais-je, d'une pureté d'après l'acte, qu'il me faudrait découvrir le visage. D'où vient que je refuse de croire à cette possibilité, et d'y apporter ma confiance et ma peine ? »

Le froid nous parut plus vif, car le vent plaquait contre notre visage en sueur une frissonnante carapace. Séparés, à deux mètres l'un de l'autre, nous remontâmes vers la route. Je voyais s'effriter mon intérêt pour Claire, et à cause de quoi ? De la mauvaise habitude qu'ont les corps de se porter l'un vers l'autre par ennui et désœuvrement.

— Tout est permis ; hélas ! fis-je d'une voix pathétique et amusée.

J'essayais de faire rentrer cette aventure dans le banal et le désinvolte. Claire frissonna un peu plus fort, exactement — mais oui, exactement — comme fait le taureau sur qui l'insaisissable sauteur vient de piquer la dernière banderille.

— Revenons, je sens des gouttes de pluie, murmura-t-elle très vite.

Mais le ciel était clair et, ce propos inexplicable. Un bref instant, il me sembla que j'avais pitié d'elle. Je vis l'abîme et bronchai. Désormais, tout était perdu.

Je me trouvais incohérent, et bien loin de maudire cette particularité de mon âge, je la bénissais au contraire de me rendre si libre et si heureux de l'être.

Au lieu d'aller me coucher, je redescendis sur la plage. La nuit était peuplée de prodiges et le bruit de la mer m'encerclait. Ma liberté faisait en moi une douleur et un chant, une mélodie douloureuse et insistante. Ivre, ivre de moi-même, je courus longtemps sur le sable, évitant par de brusques crochets les vagues belliqueuses. J'avais retrouvé mon absurde envie de vivre et de vivre sans égards, toute ma soif d'insolence, toutes mes rieuses passions. Claire, était-ce un prénom que je connaissais ? Existait-il vraiment ? Et j'avais failli trébucher sur ce mensonge ! Ah ! je jure que nulle amertume ne me saisissait, que j'étais à ce moment au plus haut de ma joie et de ma franchise.

De retour à ma chambre, je passai par des états de grande exaltation. « Je ne la désire pas — me répétais-je en criant presque — je ne puis contraindre en moi la nature ni ne le veux, ni ne le voudrais. Tout aux êtres que je désire, même s'ils en sont indignes — et sans doute, à cause de leur indignité ! Le désir, le seul maître — si ce n'est pas le tuer que de le nommer ainsi — le seul maître que je m'assigne et me déclare prêt à servir !

Oui, tout aux êtres que je désire, même dans la cruauté et l'injustice. Charité ? Connais pas. Je ne connais que le plaisir qui est un jeu dangereux où l'on n'a pas de temps à perdre. D'ailleurs, je ne voudrais donner la charité qu'à qui j'estime ce qui, sans doute, n'irait pas loin... »

Je m'endormis enfin dans un tourbillon de phrases exclamatives.

Le lendemain, je fis tout pour me montrer insupportable. Je vis Claire pâlir, se forcer à l'indifférence, mais son incerti-

tude m'aiguillonnait encore. Je ne jure pas que si je l'eusse vu insensible j'aurais eu le courage de persévérer. Mais je retrouvais mon serment et il me semblait que la chance m'eût donné à profusion la vertu d'oubli. Et puis enfin, je n'étais pas homme à me gêner pour une femme. Je me barricadais à toute hâte contre l'émotion croyant trouver ma force dans cette retraite ambiguë. Claire ne s'attendait pas à tant de brusquerie. Je restai odieux tout le jour, non sans délices.

Si je réfléchis aux journées qui suivirent, il me semble que l'inconscience m'a sauvé du désespoir. Je ne mesurai pas les faits qui me surprirent et, par là, échappai à leur emprise. La souffrance ne se présente pas comme notre imagination se plaît à la concevoir. C'est plutôt une sorte de sérénité ennuyeuse et d'isolement tel qu'il semble que les ponts soient coupés entre soi et la vie.

Le soir, je ne vis pas Claire. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure. Il lui arrivait de partir seule pour de longues promenades qu'elle estimait essentielles à son équilibre « Toujours instable » avait-elle coutume d'ajouter en souriant. Je pensais que, comme les jours précédents, j'aurais pu être près d'elle, nourrissant cet élégant bavardage qui est le propre de l'amour, d'un certain amour. Comme je m'efforçais de ne point penser à elle, je n'avais qu'elle, bien sûr, à qui penser. « Elle croira que je manque d'amour pour elle, alors que c'est l'amour qui manque en moi » répétais-je avec Fabrice. Mais le plaisir d'être seul était à nouveau si grand qu'il m'ôtait toute inquiétude. Pourquoi aurais-je été inquiet ? Je me jouais la comédie

que Claire était capable de la même désinvolture et, soudain modeste, découvrais d'excellentes raisons pour qu'elle ne tint pas à moi. Bref, je passai une soirée de collégien, maudissant les raffinements littéraires, et plein d'une sauvagerie que je prenais pour le retour, au galop, de mon naturel exilé. Je poursuivis une jeune effarée de qui j'obtins quelques satisfactions. Des chansons se bouscailaient dans ma mémoire. J'envoyai Claire au diable, et sa révolte, et son ennui.

Décidé à partir, je commençai joyeusement mes valises. « Il n'y a qu'en voyage, pensais-je, où je parviens à être heureux ». J'avais hâte de sentir le mouvement du train comme s'il dût me rendre plus libre, plus détaché, plus anonyme encore. « N'être qu'un passager. Ne peser sur rien et ne rien subir », m'écriais-je en moi-même. Je m'endormis dans le plaisir que mon sommeil me rapprochât de mon départ.

Le lendemain, je reçus un mot de Claire, griffonné à la hâte, m'annonçant qu'elle allait se suicider. Le ton en était si banal que je haussai les épaules : *Ce poncif !* Mais un de mes camarades, accouru chez moi, me dit avoir reçu une lettre de Claire pleine d'instructions fort précises pour quand elle serait morte. Bouleversé, il m'accablait de questions :

— Mais enfin, que s'est-il passé ?

Je ne répondais pas, n'ayant point le goût d'inutiles mensonges. Au fond, je ne ressentais rien qu'un grand ennui d'être dérangé. Il fallut sortir, vérifier, courir, rassembler des inquiétudes. Nul n'avait vu Claire depuis la veille et tout indiquait qu'elle n'avait point passé la nuit à son hôtel. Nous partîmes à sa

recherche. Personne ne disait mot de peur d'être obligé, plus tard, de le démentir. J'étais de fort mauvaise humeur et, me trouvant monstrueux, reprochais à Claire de n'avoir donné aucun renseignement sur le lieu de son suicide. Car je ne doutais plus maintenant qu'elle ne se fût tuée. Elle n'était pas de taille à jouer avec le sérieux.

Insensible et glacé, je songeais que toute autre disparition m'eût affecté davantage que celle de Claire. C'était comme si elle n'existât plus pour moi, comme si elle fût sortie de mon émotion et de ma vie. Avant même qu'elle mourût elle était déjà pour moi un fantôme. Aussi prompt à s'enflammer qu'à se dédire, l'amour ou du moins l'intérêt passionné que je porte à certains êtres, s'est toujours mué en une indifférence absolue comme si l'oubli prenait enfin son ultime revanche sur la passion.

A consulter les regards, je m'aperçus qu'on prenait mon silence pour un abîme de douleur. Cela me parut bien touchant.

Nous ne retrouvâmes son corps que tard dans la soirée. Elle avait choisi ce même endroit que je lui avais indiqué au cours de nos promenades. Sans en avoir l'air, je finis par y mener notre groupe de chercheurs. Le calcaire avait bu le sang de son visage et mettait autour de lui un décor de songe. Il y avait dans ce spectacle quelques chose de fascinant qui venait de ce tapis de blancheur où la mort opérât. La marée était basse et l'on pouvait voir, au delà de la frange des falaises, le paysage incohérent des rochers couverts d'algues. La lune brillait sur cet ensemble silencieux et, bien que nous nous y

refusions, nous faisait prendre plaisir à notre angoisse.

Le cortège s'organisa. En moi, un démon souriait de cette ultime tragédie montée avec la précision du mélodrame. Non, aucun effet n'avait été omis. L'ombre de Claire m'obligeait à juger ce tableau dérisoire. Voulait-elle m'obliger aussi à ce mouvement instinctif d'affection ou de révolte que, d'ailleurs, je n'eus pas ? Elle eût voulu sans doute que je rentrasse dans le groupe anonyme de l'affolement et que je perdisse enfin ce sourire de mort que j'avais mis à lui plaire. Je me refusais aux réponses trop simples. Après tout, Claire n'en était plus aux clichés du sentiment. De cet acte qui pesait depuis longtemps sur elle, j'avais peut-être été l'occasion, sûrement pas le prétexte. Et pourtant par ce dernier geste qui était pour elle comme pour moi la suprême tentation, j'étais sûr qu'elle me voulait défier dans mon assurance de joueur, de même que je la défiais, morte, de mon insensibilité. C'était encore à qui troublerait l'autre. Je me rappelais ses paroles : « Nous sommes tous des condamnés à mort, à quoi bon cette tendresse ? La vie est tout juste assez courte pour que nous y fassions nos adieux... »

« Elle a brusqué le départ, pensais-je, à la manière de ces voyageurs qui ont peur de s'attendrir. C'était notre angoisse quotidienne de pressentir en l'autre une cause d'attachement. Nous ne pouvions aimer que dans la victoire non dans l'harmonie. L'orgueil, lui aussi, a ses martyrs ».

Au grand scandale de tous, je partis le lendemain matin. « Cette précipitation qui ressemble à une fuite... » entendis-je murmurer. Au diable les convenances ! Claire n'eût-elle pas approuvé que je m'y montrasse rebelle fût-ce contre sa mémoire ?

Je me plaisais à l'imaginer et ressuscitais ainsi une complicité désormais inoffensive, où j'avais la gouverne de tout.

« C'est cela, une merveilleuse amie contre le monde » me rassurais-je, oubliant ce que j'avais mis de passion à la fuir. Je lui pardonnais presque d'avoir failli me capturer. Vaincue, je voulais garder d'elle un souvenir qui m'interdit au quelconque remords. Je m'armais contre le temps et qu'importait que j'y fusse de mauvaise foi ? Il ne s'agissait que de vivre.

Le train dévorait un pays d'étangs et de futaies qu'un pâle soleil semblait tirer de quelque rêve. J'étais calme, réconcilié avec moi-même, heureux sans doute.

« Il y a la jeunesse dangereuse et puis l'autre — me disais-je — quelles qu'aient pu être ses défaites et ses imperfections, je sais bien que la première seule exigeait qu'on la vécût. »

Le Martray, septembre 1956.

## POST-FACE ET NOTES SUR « LE DÉFI »

La mise en discussion du *Défi* et les ambiguïtés qu'elle a provoquées m'ont assuré qu'une certaine explication était nécessaire, non pas qu'elle fût de nature à appuyer cette œuvre, mais qu'elle dût lui épargner quelques jugements par trop rapides.

J'ai beaucoup insisté dans mes réponses aux critiques sur ce fait qui me semble important : *Le défi* ne pourrait se classer sans arbitraire dans un genre bien défini et, si l'on devait à toute force l'y contraindre, il vaudrait mieux, je crois, le prendre pour un essai. Essai sur un cas particulier de la psychologie (« l'adolescent aigüé ») : celui d'un être qui s'épie avec angoisse et assiste à lui-même avec un effroi mêlé de plaisir. J'ai voulu sauvegarder cette incertitude qui est bien la patrie de cet âge, et qui mène mes héros à jouer sans cesse, tout en se regardant jouer, la plus dangereuse des comédies. La hantise du feu, l'ambivalence d'une certaine lucidité qui ne peut outrepasser à ses propres ordres que si l'instinct est profondément en cause, le drame qui résulte de ces différents éléments, où s'ajoute la passion de l'indépendance, voilà ce qui fonde *Le défi*.

e 30

### Philippe Sollers

Capa : style ample, Romantique.

Muleta : style resserré, classique, plus cruel.

La corrida allie l'extrême lyrisme à l'extrême désinvolture.

#### Phrases compagnes.

« Car chacun tue ce qu'il aime. » (O. Wilde)

« Peut-être nous faut-il choisir : tuer ce que nous aimons ou mourir pour ce que nous aimons. » (Mauriac. — Xavier dans *l'Agneau*)

#### Dandysme.

*Baudelaire* : « Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. »

C'est parce que tous les vrais littérateurs ont horreur de la littérature à de certains moments, que je n'admets pour eux — âmes libres et fières, esprits fatigués qui ont toujours besoin de se reposer leur septième jour — que deux classes de femmes possibles : les filles ou les femmes bêtes, l'amour ou le pot-au-feu. Frères, est-il besoin d'en expliquer les raisons ?

Je soumetts Claire à cette « heure de vérité » qu'est le plaisir. Le poète s'émeut, mais le dandy triomphe.

Dans la réalité, je cède le moins possible à ma raison.

Pas de désir dans *Le défi*. Le style ne brûle pas ou, s'il brûle, c'est sans réchauffer, comme une abstraction.

Je ne sais plus où j'ai relevé cette observation : — « L'amou-

e 32

### Le défi

(Cette passion de l'indépendance, nerveuse elle aussi, absurde, absolue, passée à l'état de réflexe...)

Mon héros, j'attendais que tout adolescent un peu verbeux s'y reconnût. Force m'a été de déchanter. Les adolescents sont calmes et, là où j'avais cru feutrer ma pensée, ils ont, pour la plupart, entendu du bruit. Sans doute, pour relever ce *Défi* en lui tendant la main, fallait-il avoir connu le *désert*, ce vertige et ce verbiage de la vingtième année et de ses alentours.

Y aura-t-il quelque sombre jeune homme à s'émouvoir de ces pages bien littéraires ? Aujourd'hui que j'en vois aisément les faiblesses, après les avoir suscitées (dans mon esprit il s'agissait tout de même d'un témoignage) je peux dire que, si on me les avait lues à dix-huit ans, je les cusse aimées.

La confession du début est trop longue, mais je n'ai pas en le cœur de l'élaguer.

Chateaubriand ! « Un jeune homme plein de passions assis sur la bouche d'un volcan et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds la demeure, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié. »

Ce long cri, c'est celui de l'adolescence, avec ses paroles et son style brûlants, qui tourne en rond, qui tourne sur lui-même, interminablement.

Claire, symbole de l'adolescence : « Allais-je rompre avec mon adolescence ou vouloir, qu'à nouveau, elle m'envahit ? »

*Corrida*. Prendre et ne pas être pris : toréer et n'être pas toréé. Cadrage du toro-capa. Piques et Banderilles. Muleta. Mise à mort.

e 31

### Le défi

reux que l'on peint — au long d'un livre — c'est celui qu'on a été pendant quarante-huit heures.

L'épisode des cauchemars est *rigoureusement authentique* et c'est lui qui, pour la plus grande part, m'a donné l'envie d'écrire *Le défi*.

*Corrida*. (Je cristallise mon désespoir sur Claire, image de mon désarroi et suis trop heureux d'en prendre congé. Je condamne Claire à l'oubli, au banal — avec une indifférence quelque peu forcée — et reste impitoyable : d'autant plus impitoyable que j'avais failli plus aimer.)

« Preuve d'amour réglée avec la précision cruelle de la mort. » Le bourreau aime sa victime et la sacrifie. Or, la sacrificiant, il s'expose, prend le risque de s'en trouver mortellement atteint.

Le narrateur se dit beaucoup de choses et en dit assez peu. Le monologue intérieur décide de l'action.

Je n'ai pas voulu que Claire existât vraiment — ni le réel, à un âge qui en est si éloigné — j'ai voulu par contre montrer les étapes intérieures par lesquelles passe un individu qui se croit amoureux et se débarrasse de cette illusion.

Tout se passe comme si la mort de Claire me rendait à la vie. Mais dans un sens, sa vengeance est peut-être plus subtile de me « priver du merveilleux ». (G. Bataille.)

J'ai insisté à dessein sur la formation d'un sentiment — étude naïve qu'il s'agit de ne pas moquer et à laquelle succède l'étude rapide de sa désagrégation.

e 33

Mon esprit tournait sans arrêt autour de cette idée de suicide. Il fallait que je m'en délivrasse (non sans ironie) et, avec elle, de cet âge dont j'avais tant souffert. Je commençai d'écrire, sans trop savoir ce qui se passerait. Mais bientôt les symboles devinrent évidents : Claire c'était bien ma jeunesse que je capturerai, que je brisais enfin.

Je me méfie beaucoup de la sérénité du narrateur, à la fin. « La jeunesse dangereuse » ? Qu'il nous laisse sourire. A mon avis, bien que plaidant non-coupable, il est coupable d'avoir joué sans risquer suffisamment.

Pas de monde extérieur dans *Le défi*. C'est que, pour les personnages de ce genre, il n'existe jamais tout à fait. Il fait seulement son apparition dans les moments *vides*. (Mort de Claire, scène d'amour, de transe, etc...)

Ce que nous écrivons n'est pas toujours — hélas — ce que nous sommes. Ou plutôt — dans un sens plus subtil — c'est ce que nous sommes *malgré nous*. Ainsi, je me suis toujours récrié lorsqu'on m'interrogeait si j'étais Romantique. Mais *Le défi* n'est-il pas autre chose qu'un cri apprêté dans le désert à mi-chemin de Chateaubriand et des Surréalistes ? (Avec une pointe de stendhalisme.)

« Dans le domaine littéraire, le merveilleux seul est capable de féconder des œuvres ressortissant à un genre inférieur tel que le Roman et, d'une façon générale, tout ce qui participe de l'anecdote. » (*André Breton.*)

Avoir vingt ans, on sait ce que cela veut dire. Beaucoup plus sans doute que je n'en puis imaginer, n'ayant jamais mis ma confiance dans une sagesse quelconque. J'ose croire que ce n'est pas seulement l'esprit de contradiction (déjà recommandable, si on lui impose son sourire) mais une exigence mystérieuse qui m'oblige à considérer les choses et moi-même comme absolument irréductibles à une définition. L'âge, en soi, ne m'est sensible à aucun degré puisque je lui ai toujours opposé une incohérence, un mépris du projet où il ne pouvait que périr. Non que je voulusse me préserver de « vivre une histoire », mais l'habitude et le plaisir de connaître l'irremplaçable ne me donnaient pas les moyens de lui survivre. Je n'ai jamais profité de ma jeunesse non plus que de mon intelligence pour construire, et ces phrases que j'arrache à l'ennui ne sauraient être qu'une de ces exceptions qui, jouant à l'absurde, se donnent l'illusion de confirmer la règle. Dérisoire assurance qui porte en elle sa condamnation et son ridicule suivant un mouvement auquel, sans doute, je ne renoncerais pas de sitôt.

Avoir vingt ans, pour les imbéciles, signifie tant de charmes ou de terreurs (encore que ceux qui trouvent du tragique à cet âge soient moins nombreux mais tout aussi bornés) qu'ils ne peuvent les exprimer que dans un sourire. On sourit de ses vingt ans comme d'une maîtresse inoubliable et qu'on n'a cependant jamais possédée tout à fait. Gracieuse, et si bête qu'inaccessible.

Loin de moi la pensée de souscrire à un plaidoyer, la cause fût-elle juste, ce que bien entendu elle n'est pas. Je garde mon pathétique pour des faits plus clairs.